

M. RÉ-DIÈZE ET
M^{lle} MI-BÉMOL

LA COLLECTION FANTASTIQUE | II

DANS LA MÊME COLLECTION

Charles Nodier. *Le Bibliomane*.

Théophile Gautier. *Le Pied de Momie*.

Théophile Gautier. *Arria Marcella*.

Gérard de Nerval. *La Main enchantée*.

Honoré de Balzac. *Maître Cornélius*.

Horace Walpole. *Le Château d'Otrante*
(préface d'Alain Corbellari).

Brécourt. *L'Ombre de Molière*
(préface d'Alice Bottarelli).

Pétrus Borel. *Don Andréa Vésalius, l'Anatomiste*.

Jules Verne. *Maître Zacharius, ou L'Horloger
qui avait perdu son âme*
(préface de Colin Pahlisch).

Théophile Gautier. *Mademoiselle Dafné*
(préface de Joanne Beaud Turin).

Jules Verne
M. RÉ-DIÈZE ET
M^{lle} MI-BÉMOL

Avec les illustrations originales
de George Roux



À PRILLY
AUX PRESSES INVERSES
MMXXIII

M. Ré-Dièze et M^{lle} Mi-Bémol a été publiée pour la première fois dans Le Figaro illustré de Noël 1893. Cette nouvelle est ensuite reprise, de manière posthume, dans le recueil Hier et demain, sous une forme légèrement modifiée par Michel Verne en 1910. Elle est alors enrichie des illustrations de George Roux. Nous redonnons ici cette dernière version.

Ce conte de Noël fait partie des rares récits fantastiques de Jules Verne, et, à l'instar de Maître Zacharius (coll. fantastique n° 9) il prend également place dans un paysage helvétique quelque peu « romantique ».

A. M.

M. RÉ-DIÈZE ET
M^{lle} MI-BÉMOL

Jules Verne



— I —

NOUS ÉTIONS une trentaine d'enfants à l'école de Kalfermatt, une vingtaine de garçons entre six et douze ans, une dizaine de filles entre quatre et neuf ans. Si vous désirez

savoir où se trouve exactement cette bourgade, c'est, d'après ma Géographie (p. 47), dans un des cantons catholiques de la Suisse, pas loin du lac de Constance, au pied des montagnes de l'Appenzell.

« Eh ! donc, vous là-bas, Joseph Müller ?

– Monsieur Valrügis ?... répondez-je.

– Qu'est-ce que vous écrivez pendant que je fais la leçon d'histoire ?

– Je prends des notes, monsieur.

– Bien. »

La vérité est que je dessinais un bonhomme, tandis que le maître nous racontait pour la millième fois l'histoire de Guillaume Tell et du farouche Gessler. Personne ne la possédait comme lui. Le seul point qui lui restât à élucider était celui-ci : à quelle espèce, reinette ou calville, appartenait la pomme historique que le héros de l'Helvétie avait placée sur la tête de son fils, pomme aussi discutée que celle dont notre mère Ève dépouilla l'arbre du bien et du mal ?

Le bourg de Kalfermatt est agréablement

situé au fond d'une de ces dépressions qu'on appelle « van », creusée sur le côté d'avers de la montagne, celui que les rayons du soleil ne peuvent atteindre l'été. L'école, ombragée de larges frondaisons, à l'extrémité du bourg, n'a point l'aspect farouche d'une usine d'instruction primaire. Elle est gaie d'aspect, en bon air, avec une vaste cour plantée, un préau pour la pluie, et un petit clocher où la cloche chante comme un oiseau dans les branches.

C'est M. Valrügis qui tient l'école, de compte à demi avec sa sœur Lisbeth, une vieille fille plus sévère que lui. Tous deux suffisent à l'enseignement : lecture, écriture, calcul, géographie, histoire – histoire et géographie de la Suisse s'entend. Nous avons classe tous les jours, sauf le jeudi et le dimanche. On vient à huit heures avec son panier et des livres sous la boucle de la courroie ; dans le panier, il y a de quoi manger à midi : du pain, de la viande froide, du fromage, des fruits, avec une demi-bouteille de vin coupé. Dans les livres, il y a de quoi s'instruire : des dictées,

des chiffres, des problèmes. À quatre heures, on remporte chez soi le panier vide jusqu'à la dernière miette.

« ... Mademoiselle Betty Clère ?... »

– Monsieur Valrügis ?... répondit la fillette.

– Vous n'avez pas l'air de prêter attention à ce que je dicte. Où en suis-je, s'il vous plaît ?

– Au moment, dit Betty en balbutiant, où Guillaume refuse de saluer le bonnet...

– Erreur !... Nous n'en sommes plus au bonnet, mais à la pomme, de quelque espèce qu'elle soit !... »

M^{lle} Betty Clère, toute confuse, baissa les yeux, après m'avoir adressé ce bon regard que j'aimais tant.

« Sans doute, reprit ironiquement M. Valrügis, si cette histoire se chantait au lieu de se réciter, vous y prendriez plus de plaisir, avec votre goût pour les chansons ! Mais jamais un musicien n'osera mettre pareil sujet en musique ! »

Peut-être notre maître d'école avait-il raison ? Quel compositeur prétendrait faire

vibrer de telles cordes !... Et pourtant qui sait ?... Dans l'avenir ?...

Mais M. Valrügis continue sa dictée. Grands et petits, nous sommes tout oreilles. On aurait entendu siffler la flèche de Guillaume Tell à travers la classe... une centième fois depuis les dernières vacances.

– II –

IL EST CERTAIN que M. Valrügis n'assigne à l'art de la musique qu'un rang très inférieur. A-t-il raison ? Nous étions trop jeunes alors pour avoir une opinion là-dessus. Songez donc, je suis parmi les grands, et je n'ai pas encore atteint ma dixième année. Et pourtant, une bonne douzaine de nous aimait bien les chansons du pays, les vieux lieds des veillées, et aussi les hymnes des fêtes carillonnées, les antiennes de l'antiphonaire, lorsque l'orgue de l'église de Kalfermatt les accompagnait. Alors les vitraux frémissent, les enfants de

la maîtrise jettent leurs voix en fausset, les encensoirs se balancent, et il semble que les versets, les motets, les répons s'envolent au milieu des vapeurs parfumées...

Je ne veux pas me vanter, c'est un mauvais sentiment, et quoique je fusse un des premiers de la classe, ce n'est pas à moi de le dire. Maintenant, si vous me demandez pourquoi, moi, Joseph Müller, fils de Guillaume Müller et de Marguerite Has, actuellement, après son père, maître de poste à Kalfermatt, on m'avait surnommé *Ré-Dièze*, et pourquoi Betty Clère, fille de Jean Clère et de Jenny Rose, cabaretiers audit lieu, portait le surnom de *Mi-Bémol*, je vous répondrai : patience, vous le saurez tout à l'heure. N'allez pas plus vite qu'il ne convient, mes enfants. Ce qui est certain, c'est que nos deux voix se mariaient admirablement, en attendant que nous fussions mariés l'un à l'autre. Et j'ai déjà un bel âge, mes enfants, à l'époque où j'écris cette histoire, sachant des choses que je ne savais pas alors – même en musique.

Oui ! M. *Ré-Dièze* a épousé M^{llé} *Mi-Bémol*, et nous sommes très heureux, et nos affaires ont prospéré avec du travail et de la conduite !... Si un maître de poste ne savait pas se conduire, qui le saurait ?...

Donc, il y a quelque quarante ans, nous chantions à l'église, car il faut vous dire que les petites filles, comme les petits garçons, appartenaient à la manicanterie de Kalfermatt. On ne trouvait point cette coutume déplacée, et l'on avait raison. Qui s'est jamais inquiété de savoir si les séraphins descendus du ciel sont d'un sexe ou de l'autre ?

– III –

LA MAÎTRISE DE NOTRE BOURGADE avait grande réputation, grâce à son directeur, l'organiste Eglisak. Quel maître de solfège, et quelle habileté il mettait à nous faire vocaliser ! Comme il nous apprenait la mesure, la valeur des notes, la tonalité, la modalité,

la composition de la gamme ! Très fort, très fort, le digne Eglisak. On disait que c'était un musicien de génie, un contrapontiste sans rival, et qu'il avait fait une fugue extraordinaire, une fugue à quatre parties.

Comme nous ne savions pas trop ce que c'était, nous le lui demandâmes un jour.

« Une fugue, répondit-il, en redressant sa tête en forme de coquille de contrebasse.

– C'est un morceau de musique ? dis-je.

– De musique transcendante, mon garçon.

– Nous voudrions bien l'entendre, s'écria un petit Italien, du nom de Farina, doué d'une jolie voix de haute-contre, et qui montait... montait... jusqu'au ciel.

– Oui, ajouta un petit Allemand, Albert Hoct, dont la voix descendait... descendait... jusqu'au fond de la terre.

– Allons, monsieur Eglisak ?... répétèrent les autres garçonnets et fillettes.

– Non, mes enfants. Vous ne connaîtrez ma fugue que lorsqu'elle sera achevée...

– Et quand le sera-t-elle ? demandai-je.

– Jamais. »

On se regarda, et lui de sourire finement.

« Une fugue n'est jamais achevée, nous dit-il. On peut toujours y ajouter de nouvelles parties. »

Donc, nous n'avions point entendu la fameuse fugue du profane Eglisak ; mais il avait pour nous mis en musique l'hymne de saint Jean-Baptiste, vous savez ce psaume en vers, dont Gui d'Arezzo a pris les premières syllabes pour désigner les notes de la gamme :

Ut queant laxis

Resonare fibris

Mira gestorum

Famuli tuorum,

Solve polluti,

Labii reatum,

Sancte Joannes.

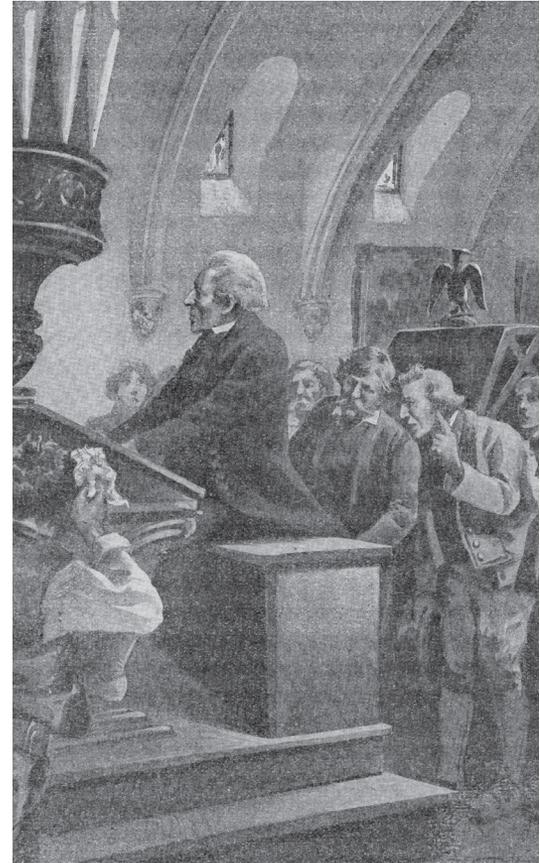
Le *Si* n'existait pas à l'époque de Gui d'Arezzo. Ce fut en 1026 seulement qu'un certain Guido compléta la gamme par l'adjonction de

la note sensible, et m'est avis qu'il a bien fait¹.

Vraiment, quand nous chantions ce psaume, on serait venu de loin, rien que pour l'entendre. Quant à ce qu'ils signifiaient, ces mots bizarres, personne ne le savait à l'école, pas même M. Valrügis. On croyait que c'était du latin, mais ce n'était pas sûr. Et, cependant, il paraît que ce psaume sera chanté au Jugement dernier, et il est probable que le Saint-Esprit, qui parle toutes les langues, le traduira en langage édénique.

Il n'en reste pas moins que M. Eglisak passait pour être un grand compositeur. Par malheur, il était affligé d'une infirmité bien regrettable, et qui tendait à s'accroître. Avec l'âge, son oreille se faisait dure. Nous nous en apercevions, mais lui n'aurait pas

¹ Guido d'Arezzo (992–1033), ou Guy en français, passe pour l'inventeur de la notation musicale en portée. Comme moyen mnémotechnique à l'apprentissage des notes, il reprend un texte de l'hymne à St. Jean-Baptiste dû à Paolo Diacono (env. 730–799), dont chaque vers commence un ton au-dessus du précédent.



Pas un son ne s'échappe... (page 22)

Aperçu des pages 22 à 77
non disponible

M^{lle} Mi-Bémol – mariage béni du Ciel, s'il en fut. Ce qui prouve que malgré la différence d'un huitième de ton, d'un « comma », ainsi que disait maître Effarane, on peut tout de même être heureux en ménage.

BIBLIOGRAPHIE

Parution originale en revue

« M. Ré-Dièze et M^{lle} Mi-Bémol », *Le Figaro illustré*, n° 45, (Noël 1893).

Parution originale en volume

« M. Ré-Dièze et M^{lle} Mi-Bémol », *Hier et demain* / éd. revue par Michel Verne, Paris : Hetzel, 1910.

Autres éditions

- *Hier et demain*, Paris : Le Livre de poche, 1967.
- *Le secret de Wilhelm Storitz; Hier et demain : contes et nouvelles* / préface de Charles-Noël Martin, Lausanne : Éditions Rencontre, 1969.
- *Contes et nouvelles* / introd. de Volker Dehs, Rennes : Ouest-France, 2000.

Achevé d'imprimer en novembre 2023.

Imprimé en France

© Presses Inverses, 2023.

ISBN 978-2-940718-33-7.